

JOURNEE d'ETUDES

3

17 février 1979

LANGUE FORMELLE - LANGUE QUOTIDIENNE

quelques langues d'asie

préparé par Alice CARTIER

U.E.R. DE LINGUISTIQUE GENERALE ET APPLIQUEE

UNIVERSITE RENE DESCARTES

Sorbonne, Paris

1980

SOMMAIRE

Présentation	3
D. BERNOT -	
Néologismes en birman formel et en birman quotidien	5
Discussion	13
A. CARTIER -	
L'indonésien formel et le jakartanais. Une approche sociolinguistique	15
Discussion	30
M. DESIRAT -	
Formes populaires et savantes dans quelques dialectes chinois	37
Discussion	47
A. PEYRAUBE -	
La "langue commune" et le pékinois	51
N. REVEL-MACDONALD -	
La rhétorique des spécialistes du "droit commun" palawan (langue des Philippines)	63
Discussion	76
A. MARTINET -	
Conclusion	79

JOURNEE d'ETUDES

3

17 février 1979

LANGUE FORMELLE - LANGUE QUOTIDIENNE

quelques langues d'asie

préparé par Alice CARTIER

U.E.R. DE LINGUISTIQUE GENERALE ET APPLIQUEE

UNIVERSITE RENE DESCARTES

Sorbonne, Paris

1980

La Journée d'Etudes est présidée par :

Frédéric FRANÇOIS (Paris V)

Denys LOMBARD (E.H.E.S.S.)

Liste des conférenciers et intervenants :

Denise BERNOT (INALCO)

Alice CARTIER (Paris V)

Michel DESIRAT (INALCO)

Denise FRANÇOIS (Paris V)

Jacqueline de LA FONTINELLE (INALCO)

Jacques LECLERC (C.N.R.S. - INALCO)

Denys LOMBARD (E.H.E.S.S.)

Nicolas LYSENKO (Paris 7)

André MARTINET (E.P.H.E.)

Alain PEYRAUBE (C.N.R.S.)

Nicole REVEL-MACDONALD (C.N.R.S.)

André WLODARCZYK (C.N.R.S. - Paris 7)

P R E S E N T A T I O N

Ce petit ouvrage recueille les communications (remaniées) et les interventions revues par leurs auteurs (ou qui ont pu être reconstituées) présentées lors de la Journée d'Etudes sur le thème Langue formelle - Langue quotidienne qui s'est tenue au Centre Dauphine, le 17 février 1979. Cette Journée d'Etudes s'inscrivait dans le cadre de la collaboration entre l'U.E.R. de Linguistique Générale et Appliquée, Université René Descartes et l'Institut National des Langues et Civilisations Orientales, Université de Paris III.

La plupart des communications - résultats d'enquêtes sur le terrain - ont trait à la variation de deux niveaux de langue : langue formelle (pouvant se référer aussi bien à la langue officielle, nationale, littéraire qu'à une langue "spéciale" employée dans des situations solennelles) et langue quotidienne. Cette communauté de thème n'impliquait nullement une approche identique des problèmes dans les différentes langues.

Denise Bernot compare les néologismes en birman officiel et en birman quotidien, néologismes créés soit par emprunt aux langues anciennes ou à l'anglais soit par divers procédés grammaticaux. Alice Cartier traite des divergences entre l'indonésien formel et le jakartanais aux niveaux phonologique et grammatical d'une part et du rôle social des deux niveaux de langue d'autre part. Michel Désirat analyse les lectures savante et populaire de certains parlers du Min méridional (Fujian) qu'il essaie d'expliquer par divers facteurs intervenus au cours de l'évolution des mots. Alain Peyraube (qui suit depuis des années les travaux de standardisation en Chine Populaire) constate l'existence des divergences (phonologique, grammaticale et lexicale) entre le chinois officiel et le pékinois en dépit du fait que le chinois officiel soit théoriquement basé sur le pékinois. Nicole Revel-Macdonald, enfin, consacre sa communication aux procédés de rhétorique du langage juridique pa-

* Je tiens à remercier Denise François qui a eu la gentillesse de lire la plus grande partie du manuscrit et Jacques Leclerc pour ses remarques pertinentes.

lawan, langage assimilable au langage formel. La Journée s'est achevée par une conclusion d'André Martinet dans laquelle il fait part de ses réflexions sur les concepts de "diglossie", de "bilinguisme/ plurilinguisme" et des "dialecte₁/ dialecte₂".

S'adressant aussi bien aux linguistes (spécialisées ou non dans une langue déterminée) qu'aux orientalistes, l'ouvrage offre quelques détails de situations particulières mais également des faits susceptibles, à mon avis, d'une plus ou moins grande généralisation. En effet, l'intérêt d'une Journée d'Etudes consacrée à un seul thème se situe dans le fait que des langues pas toujours liées l'une à l'autre géographiquement et (ou) linguistiquement apparaissent en confrontation et peuvent donc être comparées. Citons, par exemple, le phénomène de "simplification" dans le birman informel, en jakartanais et en pékinois ; le phénomène qui consiste à recourir à une langue ancienne ou (et) prestigieuse comme source d'emprunts des mots recherchés (cf. Bernot, Désirat) ; la réduction des classificateurs en pékinois et en birman, etc. Notons, enfin, les comparaisons de Martinet avec les langues d'Europe dans les discussions.

Enfin, nous espérons également que l'ouvrage retiendra l'attention des linguistes théoriciens non seulement pour la conclusion d'André Martinet mais aussi pour se mettre au courant de quelques aspects de langues non indo-européennes.

Alice Cartier

denise bernot

NEOLOGISMES EN BIRMAN FORMEL ET EN BIRMAN QUOTIDIEN

1. INTRODUCTION

Il faut d'abord préciser ce que signifient ici langage "formel" et langage "quotidien". Langage "formel" désigne le birman employé officiellement, ou plus exactement dans un contexte officiel comme, par exemple : les discours du chef du gouvernement, ou d'autres personnalités du monde administratif et politique, les ouvrages de vulgarisation, presque tous sortis des presses nationales, les journaux et revues, les oeuvres littéraires d'écrivains consacrés.

Quant au birman "quotidien", c'est la langue parlée dans la rue, sur les marchés, dans tout lieu public, et dans les conversations entre amis, collègues, parents ...

Ces deux types de langues ne sont évidemment pas exclusifs, de nombreux termes sont communs aux deux ; c'est pourquoi, bien que le traitement distinct des deux styles se soit avéré préférable, puisqu'il correspond clairement à une réalité, il a fallu souligner le large emploi de certains néologismes : tous styles confondus.

Avant d'entrer dans le vif du sujet, il est nécessaire de donner des éclaircissements sur la méthode de transcription utilisée. Elle est phonologique et les capitales représentent des archiphonèmes. Lorsque les capitales se trouvent à l'initiale d'une syllabe, cela signifie qu'il existe une liaison, ou sandhi, entre cette syllabe et la précédente ; dans ce cas, il y a neutralisation de l'opposition de sonorité, à l'initiale de la deuxième syllabe, qui se réalise automatiquement sonore, après une voyelle, nasalisée ou non, et automatiquement sourde, après une occlusive glottale. Seule demeure pertinente, en cette position, l'opposition d'aspiration, et seulement après occlusive glottale.

Lorsqu'un n capital (N) figure à la fin d'une syllabe, il représente la nasalité qui oppose la syllabe à des syllabes ouvertes, terminées par une voyelle orale, et à des syllabes fermées par une occlusive glottale. La façon dont cette nasalité se réalise dépend de la liaison (sandhi) ou de l'absence de liaison avec la syllabe suivante, et du fait que la syllabe affectée de la nasalité a un noyau vocalique diphthongué ou non ; elle varie considérablement avec les personnes.

Les néologismes peuvent être de plusieurs sortes. Il sera essentiellement question ici des deux suivantes : les néologismes purement lexicaux, qui, apparaissent dans le vocabulaire illimité ; certains de ceux-ci peuvent être fort longs ; bien que le birman soit une langue monosyllabique, il est riche en syntèmes, et continue de s'enrichir par ce moyen ; leurs éléments constitutifs ne sont pas nécessairement des néologismes ; de même, se trouvent cités des syntagmes relativement figés, comme des formules de politesse, qui peuvent présenter un caractère de nouveauté, bien que leurs éléments soient traditionnels ; l'autre sorte de néologismes traitée ici affecte le vocabulaire grammatical : leur introduction provoque une modification plus profonde de la langue, parce que s'introduisent, par ce biais, des catégories nouvelles ou parce que se trouve bouleversés un rapport stable, et des différences bien tranchées entre langue littéraire et langue parlée.

Enfin, les néologismes venus d'ailleurs subissent souvent des altérations de forme, avant d'être définitivement adoptés et fondus dans l'ensemble de la langue : la birmanisation des emprunts sera donc évoquée pour terminer.

2. NEOLOGISMES LEXICAUX

2.1.1. Emprunts au pâli et à l'anglais

Les néologismes du langage officiel seront d'abord examinés. Dans le langage officiel, les emprunts au pâli sont largement utilisés pour enrichir le vocabulaire ; leur forme permet de savoir s'il s'agit d'un emprunt plus ancien : dans le premier cas, la forme reste presque identique, dans le second, elle peut être abrégée d'une syllabe ou davantage, birmanisation qui rapproche ces mots des monosyllabes birmans. Néologismes et "emprunt ancien" paraissent à première vue incompatible : en réalité, ils ne le sont pas puisque emprunt ancien et termes birmans s'unissent souvent en syntème qui constituent, eux, des néologismes.

Voici quelques exemples d'emprunts au pâli : ukkatha, ʔoʔkəθa^{*}, "président (de groupe, de parti, de société, mais non pas d'un état)"; ākasa yān, ʔakəθa^{*} yān, "fusée interplanétaire", ou ʔakəθa^{*}, "espace céleste", a une forme d'emprunt plus récente que yaN, ākasa ʔu rē koṇ :, ʔakəθa^{*} ʔu'ye'kōN, "cosmonaute", ou ʔu'ye'kōN représente une séquence birmane "le brave" ; cit paṇā, seʔ pylna "psychologie", où seʔ "esprit, âme" a perdu sa dernière syllabe par rapport à l'original citta, indice d'un emprunt plus ancien que pylpa, original paṇṇa ; l'initiale sifflante et non plus affriquée palatale de seʔ résulte de l'évolution des anciennes affriquées palatales du birman en sifflantes, une telle évolution n'est sans doute pas très ancienne, puisque les noms de mois anglais, transcrits en birman au XIX^es - peut-être au milieu du siècle, à la deuxième étape de la colonisation - l'ont été, pour June et July respectivement, sous la forme jwan, actuel zuw et juluin:, actuel zu'laɪN, dans dhātu beda, datu beda "chimie", les deux termes pâlis

n'ont subi d'autre changement que le passage de veda à beda , inévitable puisque le birman ne possède pas de labiodentales.

Par contre, dans les exemples suivants les mots pâlis sont visiblement des emprunts anciens, d'après eux datu apparaît comme le doublet récent d'un emprunt antérieur birmanisé en daʔ : dhāt lhe: kâ:, daʔ le`ka "ascenseur", composé du même terme pâli dhātu , mais qui a sous cette forme un sens légèrement différent d'élément naturel : il est devenu "force naturelle" et même "force naturelle utilisée par l'homme" ; le`ka est birman, c'est la poutre encochée, ou toute forme d'escalier. L'ascenseur est peu connu en Birmanie en dehors de quelques grandes villes, et dans le langage quotidien, on préfère souvent lift à daʔ le`ka, plus "technique" ; pañ cak, pln` seʔ "élévateur" est composé de pln`, birman "soulever par en dessous" et de ceʔ "moteur, machine", tout ce qui reste du sanscrit cakra "roue" ; dhāt chī, daʔ SHI "essence" (pour moteurs, etc....)", shi est birman, c'est "huile, graisse" : ces deux derniers termes appartiennent aussi bien au vocabulaire quotidien qu'officiel : l'élévateur est aussi nommé par les ouvriers, les mécaniciens et l'essence est connue de tout le monde.

Dans ces quelques exemples sont apparus des termes administratifs, scientifiques et techniques ; ce sont les domaines où le vocabulaire birman s'enrichit le plus, actuellement, avec les domaines politiques et philosophique.

Les emprunts se font aussi à l'anglais. En voici quelques exemples : qui rhaʔ lac lam: cañ pātū, so ʃe IIʔ lan sɪn patl, "le parti socialiste", littéralement : "le parti de la voie socialiste", "la voie" étant la séquence birmane "route", lan et sɪn , "ligne" ; kā, ka "voiture automobile" , muin, maiN, "mile"; la diphtongue /ai/ ne peut être rendue, en birman, qu'en syllabe fermée : elle ne se rencontre pas en syllabe ouverte ; en outre la syllabe ne peut être fermée que par une occlusive glottale ou se terminer, graphiquement par une nasale, et phonétiquement, par une nasalisation de la voyelle et un abaissement du voile du palais. Ce dernier emprunt est assez ancien et remonte à l'établissement des Anglais en Birmanie.

2.1.2. Composition birmane

La composition - c'est-à-dire la formation de synthèmes - permet aussi d'enrichir le vocabulaire : ici nous voulons parler de synthèmes birmans, aux éléments birmans, en voici quelques exemples : lū myā: cu , lu`mya su` "majorité", lu nan: cu , lu`ne su` "minorité" , respectivement : "groupe" (su`) "d'un grand nombre" (mya) "d'hommes" (lu) et "d'un petit nombre" (ne), et comme ni le comparatif ni le superlatif ne sont obligatoirement marqués, c'est "groupe du plus grand nombre" et "groupe du plus petit nombre" qu'il faut interpréter ; d'ailleurs l'expression anañ : ā: phraḥ, ʔə`ne ʔə`ci ʔa phyɪn` "le peu , le restreint, la force", signifie "en minorité" .

Ces quatre termes apparaissent constamment dans les journaux ; ils appar-

tiennent au nouveau vocabulaire politique. Plus ancien et moins courant est le suivant : myak lhap charā mye? LE' shəya , "prestidigitateur", composé de mye? "oeil" (terme de base qui n'est généralement pas employé seul) ε' "faire tourner" ou "détourner" et shəya , vieil emprunt, depuis longtemps birmanisé, au sanscrit, acharya "maître", terme d'appellation poli pour tout professionnel de l'administration, de l'artisanat ou d'un autre métier. Enfin me ok mi: rathā: , mye ?o? 'ml yə 'tha , "métrô", apparaît parfois dans la presse mais n'évoque une réalité que pour les citoyens birmans qui ont voyagé à l'étranger ; il est composé de mye "terre", mi "feu" et du pâli rathā: yə 'tha , "véhicule, char".

2.2. Composés hybrides

On retrouve les mêmes procédés de formation dans d'autres néologismes , plus volontiers employés dans la langue quotidienne que les précédents.

2.2.1. Composés birmano-pâlis

Les néologismes dans lesquels on a recours au pâli s'emploient aussi dans cette formes de langue, mais ils sont encore plus hybrides (birmano-pâlis) que ceux du style officiel et les emprunts qui y figurent sont anciens et complètement birmanisés. Ce sont, par exemple, le yāñ pyami , le yīn pyan , "aéroplane", de le "air, vent", d'un mot pâli, parfait monosyllabe, et de pyam "voler", ou āpyam "ce qui vole", il est, en effet, impossible de déceler, dans un composé, la présence du préfixe ʔə - substantivant permettant de former un déverbatif à partir de n'importe quel verbe - puisque ce préfixe tombe automatiquement en composition ; à propos de cet exemple, il faut préciser que l'avion est un moyen très employé pour voyager en Birmanie où les voies ferrées ne sont pas très nombreuses et où la mousson met chaque année à mal le réseau routier ; le terme est donc plus "quotidien" qu'il n'y paraît ; kun tañ cak , kow tīn se? , "grue" est formé de kow "marchandise", tīn "placer sur" et du sans crit cakra "roue" devenue "moteur", machine" en birman et réduit à une syllabe ; nous rappelons que "ascenseur" et "essence (pour moteurs, etc....)" hybrides pâlis-birmans appartiennent à plusieurs styles et qu'ils font aussi partie du vocabulaire quotidien de certains birmans.

L'anglais a été largement utilisé dans le langage courant d'une partie de la société : les gens cultivés, ou les classes supérieures de la société birmane , qui ont été plus particulièrement perméables à la culture anglaise, et qui ont parfaitement maîtrisé la langue anglaise ; même après l'Indépendance, leurs enfants et petits enfants, qui voient d'ailleurs des films occidentaux, manifestent toujours un certain engouement pour les anglicismes. C'est ainsi que les étudiants - plus particulièrement - usent volontiers du "you" , écrit yū , yu "vous", et du "I", écrit uīn, ʔaīn , "je" plutôt que les pronoms birmans, strictement hiérarchisés et d'un emploi toujours délicat ; entre amoureux de la haute-société, on se sert aussi de

"darling", dālān, dālN ; sur un autre registre se situe sapayā, s(ə)pəya, "pièce détachée" ("spare") qui a un deuxième sens, familier, de "conducteur d'autobus".

2.2.2. Composés birmano-anglais

Les composés birmans (ou hybrides birmano-anglais) naissent aussi largement utilisés qu'en langage officiel, pour les nouveautés techniques, par exemple : kun tañ kā:, kōN tīN 'ka, "camion" de kōN "marchandise", tīN "placer sur" et anglais "car": ces composés, qui sont descriptifs, servent très souvent à former des néologismes d'un style familier, ainsi phañ kyap, phīN ca?, "jeans", de phīN, "fesse" et ca?, "pincer, serrer étroitement", kok thī, kō? 'thī, "parapluie pliant", de "plier" et thī "parapluie" ; cā: sok chuiñ, 'sa θō? shaīN, "restaurant", de sa, "manger" θō?, "boire", shaīN "boutique", terme qui a supplanté, à Rangoun, le classique tha mañ: shuiñ, thē 'mīN shaīN, (boutique de riz) ou même d'un style argotique, comme pok swā: tay, pō? 'θua tē "devenir dingue", littéralement "être troué", percé", bhē u, 'bē 'u', "flic de la circulation", littéralement "oeuf de cane" (allusion à leur casque ?), bhē wā krī:, 'bē ua 'cī, "bonze", littéralement "gros canard jaune", ā lū: pe:, 'a'lu 'pe, "raconter des boniments, bavarder à tort et à travers", littéralement "donner des pommes de terre" ; les termes argotiques simplent constituent, eux aussi, des néologismes ; l'argot est, en effet, universellement, une forme de langue à l'évolution particulièrement rapide et qui se renouvelle profondément, ainsi bhē, bē, "bonhomme, mec", littéralement "canard", cō'sō, "bonne femme" (sens littéral grossier ?), pyañ tay, pyāN tē, "c'est super", littéralement "ça vole", sont assez récents pour n'être encore utilisés qu'en ville et guère "en province", comme nous avons pu le constater durant l'été 1979.

2.2.3. Formules de politesse

Les formules de politesse traditionnelles, dont l'usage est en harmonie avec la civilisation birmane, se trouvent aussi doublées par des formules plus récentes, dues à une influence anglo-saxonne, et, comme l'on peut s'y attendre, les unes et les autres ne seront utilisées ni dans les mêmes milieux ni dans les mêmes circonstances ; les premières sont toujours valables en milieu birman, peu ou non anglicisé ; les seconds sont à la mode à Rangoun, dans quelques grandes villes, et surtout utilisées lors de rencontre avec des étrangers ; ce sont, par exemple, ne 'kōN pa ye' 'la, "ça va", calqué sur l'anglais now do you do, 'ce 'su tīN pa tē "merci", alors que, traditionnellement, la reconnaissance se prouve, et l'on n'est pas quitte par un simple mot, θua pa ya' se "au revoir", littéralement "permettez-moi de m'en aller", au lieu du traditionnel pyāN tō' mē, "je suis contraint de songer à partir" qui exprime plus économiquement et plus subtilement la contrainte des circonstances qui vous forcent à partir, façon implicite de mettre hors de cause sa propre volonté.

3. NÉOLOGISMES GRAMMATICAUX

Qu'il s'agisse des mots isolés, composés ou non, ou même de formules, les néologismes cités jusqu'ici n'affectaient pas la construction des phrases, la structure même de la langue, et d'autre part il ne s'agissait que du vocabulaire illimité

3.1. Formation d'adjectifs

Ceux dont il va être question dans ce paragraphe s'insèrent, certes, parmi les autres éléments des énoncés, sans bouleverser l'ordre normal, ou birman, de celui-ci, mais leur catégorie de fonctionnement est nouvelle et leur fréquence, dans la presse, les discours officiels et les ouvrages scientifiques, pédagogiques, etc.... apporte un changement dans l'aspect général de l'énoncé. Ce sont des adjectifs, soit qu'ils aient été empruntés à une langue possédant la catégorie adjectivale - ce qui n'est pas le cas du birman - soit que des noms ou des syntagmes birmans soient utilisés pour traduire des adjectifs anglais. Le premier cas est celui de ʔadika-, du pâli, "principal", ʔaman- , du pâli, "ordinaire" ; on dit ʔadika' ye yuə cheʔ "le but principal", ʔaman lu "un homme ordinaire", en plaçant l'adjectif avant le nom dont il est l'épithète, selon l'ordre déterminant-déterminé qui est de règle en birman ; le second cas est celui de leʔ tue'-, "pratique", de leʔ "main" et tue', "trouver, rencontrer", qui peut être traité comme nom (dépendant directement d'un verbe) : la "pratique" ou comme complément d'un autre nom : leʔ tue' nɪ "moyen pratique" ; c'est aussi le cas de noms simples qui sont, la plupart du temps, associés à un nom suivant, comme les noms géographiques, par exemple myan Ma- (rarement myan Ma) qui sert à former myan Ma pye, "la Birmanie", myan Ma lu' myo "un Birman", myan Ma sə' ʔka "le birman" (langue) ; myan Ma est littéraire et en style littéraire il est traité comme enclitique, dépendant toujours d'un autre nom ; son homologue "parlé" dépend souvent d'un autre nom suivant, mais peut aussi être régi directement par quelques marques syntaxiques, ainsi l'on dira : bæma lo "en birman". Les séquences constituées d'un syntagme-épithète plus le nom déterminé, sans être une innovation radicale dans la langue, s'y multiplient actuellement, et permettent un allègement ; en effet lorsque le syntagme-épithète est formé d'un complément plus le verbe dont il dépend, il représente une formule plus brève que la formule classique : complément, verbe, marque de subordination au nom déterminé ; ainsi leʔ'tho'pən "motif brodé" de leʔ "main", 'tho, "piquer dans" (verbe utilisé pour "tricoter" et "broder") et 'pən "fleur, motif ornemental, décoration". L'innovation est dans la multiplication de telles séquences et dans l'emploi hors formules figées, hors synthèmes ; mais sur ce terrain mouvant la description purement synchronique est difficile, parce que le syntagme d'aujourd'hui est souvent le synthème de demain ; il suffit de se reporter aux composés cités en §2, pour s'en convaincre ; c'est, en tout cas, un allègement propre à faciliter la production de néologismes.

3.2. Réduction du nombre des classificateurs

Une autre évolution récente, qui dépasse le cadre lexical, va aussi dans le sens de la facilité, mais avec un résultat inverse, qui est d'appauvrir un certain vocabulaire : il s'agit de la réduction du nombre des "classificateurs", que l'on appelle aussi "spécificatifs" ailleurs ; le terme est ici employé dans un sens très large, qui inclut les quantificateurs. Dans la langue quotidienne, par économie d'effort, on se sert du classificateur le plus vague, convenant à toutes sortes de catégories, plutôt que de rechercher le terme spécifique. C'est ainsi que -khu', qui désigne tous les objets inanimés, est sans cesse employé en parlant, tandis que -lon, "objet rond", -choN "objet long", etc..., toujours employés en style écrit, s'entendent rarement. Le style écrit lui-même a subi un appauvrissement par la perte du -pa, qui opposait les personnages honorables, ou nobles, au commun des mortels ; ceux-ci, à leur tour, étaient comptés dans la classe des -ʔu, (forme polie) ou des -yoʔ (forme désinvolte). Il n'y a plus actuellement que deux façons de compter les personnes : par le classificateur -ʔu (poli) ou -yoʔ (peu poli ou familier) ; ceci correspond officiellement à la disparition de la hiérarchie sociale du temps des rois ou même de la colonisation, plus réellement cela va dans le sens d'une économie de choix attestée ailleurs.

3.3. Assimilation des néologismes

Les mots étrangers, même les emprunts à date récente, présentent parfois des signes de birmanisation évidente. Il se trouve que le monosyllabisme du birman, dont on a déjà vu se manifester l'influence sur les emprunts anciens abrégés, et la nécessité d'utiliser des formules courtes, dans les titres de journaux, pourraient, l'un comme l'autre, être la cause de l'abrègement des noms propres, si fréquent dans la presse, surtout dans les éditoriaux et les gros titres, mais aussi dans le corps des articles. Ainsi "Américain" ne s'écrit plus que kani, kaN et c'est aussi la forme du mot dans la langue parlée quotidienne. Le nom pâli dosa "colère", qu'on entend sous la forme abrégée do, se trouve maintenant sous la plume des bons auteurs auteurs comme Thein Phe Myint, sous cette forme monosyllabique.

Mais l'intégration dans la langue birmane peut prendre une forme plus élaborée. Au lieu de pronoms personnels, on se sert plus volontiers de termes de parenté fictifs, qui permettent de tenir compte du rapport d'âge et de "rang" entre les interlocuteurs. Parmi ceux-ci, "oncle" et "tante" sont plus fréquemment employés que d'autres, parce qu'ils sont respectueux mais moins précis que les termes désignant des ascendants directs, donc d'un maniement plus commode ; devant la nécessité de s'adresser à des étrangers, les Birmans de la fin de l'époque coloniale et de m'après-guerre ont beaucoup employé ces termes en anglais, mais assortis du birman -ʔi, soit : ʔanke ʔi, "uncle aîné", et ʔanti ʔi, "auntie aînée", transposition de ʔu ʔi et do ʔi, même sens, respectivement.

4. L'IMPACT DE LA LANGUE PARLÉE

Une véritable révolution se produit actuellement en langue écrite. Elle a commencé comme une révolution littéraire. Des personnalités du monde des lettres et des arts se sont avisées, depuis une bonne décennie, que la langue écrite devenue différente de la langue parlée à un degré choquant, du point de vue de l'esthétique et du bon sens. La ville de Mandalé, en Birmanie Centrale, réputée capitale du beau langage, des arts et des traditions birmanes (bien plus que Rangoun, capitale administrative) fut le siège de ce mouvement. Les écrivains et érudits de Mandalé et de Birmanie Centrale se mirent alors à écrire en partie comme l'on parle. Ils adoptèrent les marques morphologiques et syntaxiques du style parlé, écrivant par exemple tay et lè (-tè et -tè'), les marques modales qui sont en style littéraire -sañ et -so ou -sañ (-θi et -'θo ou -θi'), -may et -mè (-mè et -mè') les -mañ et -mañ (-mi et -mi') du style littéraire ; de même le subordonnant -lui, -lo' se substitua, dans leurs écrits, au littéraire -rui, -ue' et la marque de pluriel -twe, -tue au -myā : -myā, littéraire.

Mais dans les textes où apparurent ces marques de style "langue parlée" (vers 1968) les auteurs comme Udu U Hla emploient en même temps un vocabulaire savant ou littéraire, des tournures littéraires ou recherchées, de sorte qu'il n'y a pas unité de style entre le vocabulaire limité et l'autre.

Ce manque d'homogénéité-là est très atténué dans le style officiel tout-à-fait récent ; celui des discours de U Ne Win en 1977 et en 1978, devant des assemblées ouvrières et paysannes : le style en est compréhensible pour tous, ce qui répond à un besoin d'efficacité. Ces discours ne manquent pas d'éloquence et pourtant l'emploi des marques de style parlé n'y est pas aussi régulier et systématique que chez les pionniers de l'école de Mandalé. L'évolution n'est pas achevée : elle se fait sous nos yeux, en ce moment, et l'on ne sait pas encore si les modernistes l'emporteront. Toutefois, le style des discours officiels précités est un événement, dans l'histoire de cette évolution ; dûs à un grand personnage, qui détient le pouvoir politique, qui a de l'autorité dans beaucoup de domaines et qui est doué d'un certain talent d'orateur, ils risquent de consacrer l'évolution, de l'imposer.

5. CONCLUSION

La langue actuelle de pays comme la Birmanie, qui ont connu, en peu de temps, successivement, la colonisation, la deuxième guerre mondiale, l'occupation, l'indépendance, reflète tous ces bouleversements : ils ont en effet provoqué de nouveaux échanges verbaux, entraîné des contraintes linguistiques (issues des contraintes politiques ou sociales), des besoins en vocabulaire technique, scientifique, etc.

Tous les niveaux de langue sont touchés mais ils ne le sont pas toujours en même temps. A considérer l'ensemble des néologismes, l'on s'aperçoit que les emprunts aux langues prestigieuses, comme le pâli, traditionnellement langue de

haute culture, ou l'anglais, langue occidentale, venue d'un monde techniquement avancé, sont des néologismes qui se propagent - quand ils le font - de la langue officielle, ou savante, à la langue quotidienne ; les néologismes birmans formés par composition, synthèmes souvent longs et compliqués, suivent la même direction, quand il ne s'agit pas de synthèmes argotiques ou familiers ; ces derniers ne se propagent pas : ils sont nés dans la langue quotidienne et n'en sortent guère, sauf exception ; par contre, les néologismes par abréviation de mots savants, ou des néologismes du vocabulaire limité, nés dans la langue quotidienne, s'officialisent.

Université de Paris III - INALCO

DISCUSSION

Denys LOMBARD

J'ai beaucoup aimé l'exposé de Madame Bernot, dans la mesure où au lieu de se contenter de nous énumérer des exemples, elle s'est efforcée de nous donner chaque fois le contexte historique et sociologique. Il nous semble en effet qu'on ne possède bien une langue lorsque l'on pressent en quelque sorte l'âge de chacun des mots dont elle est formée ; les dictionnaires "classiques" ne nous donnent malheureusement que peu d'informations de cet ordre, lorsqu'il s'agit tout au moins des langues asiatiques.

Par comparaison avec l'indonésien, qui a emprunté comme on sait beaucoup de néologismes aux langues occidentales (néerlandais, puis anglais), mais qui a également eu recours aux langues régionales (notamment soundanais et surtout javanais, cf. L'étude de P. Labrousse sur les néologismes indonésiens durant la période 1950-1970), j'aimerais savoir si le birman a fait également appel aux stocks régionaux.

Denise BERNOT

Le birman a fait appel, dans le passé, au thai et au même notamment. Il emprunte actuellement aux langues voisines : Inde, Malaisie, plutôt qu'aux langues régionales de Birmanie.

Denise FRANÇOIS

Fait une remarque sur un problème méthodologique (synchronie ~ diachronie)

Denise BERNOT

Délibérément, je n'ai pas voulu faire une description uniquement synchronique et je ne crois pas qu'on doive s'interdire les appels à la diachronie, à condition d'être toujours conscient de ce qu'on fait : description synchronique ou rappel d'états antérieurs de la langue considérée, et à condition que ces incursions dans la diachronie ne soient pas gratuites mais éclairent la situation présente.

André MARTINET

Je ne dirai pas que vous avez mêlé synchronie et diachronie. Votre exposé était centré sur la synchronie et vous vouliez en faire ressortir la dynamique, ce qui peut amener à faire intervenir des faits empruntés à des états de langue dépassés.

Denis LOMBARD

J'aurais, quant à moi, plutôt tendance à apprécier la façon dont Madame Bernot a tenu à nous présenter la néologisme birmane. Faut-il souligner que si la distinction entre synchronie et diachronie a été indubitablement d'une grande vertu opérationnelle, elle n'en reste pas moins hautement artificielle. Rappelons qu'à la limite, elle ne peut satisfaire entièrement l'historien, qui n'a jamais appris à opposer ainsi selon un rythme binaire, le "présent" au "passé", qui de plus se méfie du "temps" des journalistes (évacuant systématiquement le passé pour courir après un événement fictif), et qui - comble d'insolence ? - reste bien persuadé que lui aussi travaille quotidiennement sur des faits de "langue" ... (mais sans chercher à les dissocier de leur contexte ...).

Mais c'est là l'objet d'un autre débat, le jour où par delà les marches inquiétantes de la linguistique extrême-orientale, la linguistique voudra bien s'ouvrir sur l'interdisciplinarité.

André MARTINET

On peut, à partir d'une observation synchronique, dégager la dynamique qu'on peut replacer dans ce qu'on sait de la diachronie de la langue : soit 100 informateurs ; certains ont, sur un certain point, une réaction A, les autres une réaction B. Si l'âge moyen des premiers est 30 ans et l'âge moyen des seconds 50 ans, on peut poser que la réaction A est en train de s'imposer aux dépens de B.

À la question de Nicolas LYSENKO si la structure du birman peut être bouleversée dans le cas des composés hybrides notamment, Denise BERNOT répond que cela ne s'est jamais produit.

L'INDONESIEN FORMEL ET LE JAKARTA NAIS :

UNE APPROCHE SOCIO-LINGUISTIQUE

1. PRELIMINAIRES

Le titre de cet exposé présuppose l'existence d'un écart entre l'indonésien, la langue officielle de l'Indonésie, et le jakartanaïs, parler des Indonésiens de Jakarta, la capitale de ce pays.

Avant d'entrer dans le sujet proprement dit, il est nécessaire de donner quelques précisions sur ce qu'on entend par indonésien et par jakartanaïs.

Il existe en Indonésie environ 200 parlers différents regroupés jusqu'à maintenant dans 17 groupes dialectaux. Il n'y a pas d'intercompréhension entre ces 17 groupes dialectaux à une seule exception près : le malais, qui fait partie de l'aire dialectale de Sumatra. En Indonésie le malais est parlé comme langue maternelle dans les régions côtières bordant une partie de la mer de Java, c'est-à-dire les régions côtières de Bornéo, la côte est de Sumatra et, chose surprenante, à Java, dans la seule région de Jakarta¹. Il est, en outre, parlé comme langue maternelle à Singapour et en Malaisie par les ethnies essentiellement malaises (cf. la carte représentant la distribution des zones malaises).

Le malais est, en fait, la langue maternelle d'une minorité² ; il est pourtant compris et parlé partout en Indonésie, non seulement dans les zones malaises mais également dans les zones non malaises. La fonction du malais en tant que lingua franca remonte à plusieurs siècles.

Qu'appelle-t-on jakartanaïs ? Le jakartanaïs est, rappelons-le, une variété de malais, dont la définition peut paraître assez floue dans la mesure où le terme peut désigner aussi bien le parler des habitants originaires de Jakarta (thèse soutenue notamment par K. Ikranagara³) que le parler des habitants effectifs de la

1. Cf. entre autres S. Wallace : Linguistic and social dimensions of phonological variation in Jakarta Malay, thèse de Ph. D. (non-publiée) de Cornell University, 1976, pp. 22, 105-106, 107-108, 117-120, pour la formation du jakartanaïs.

2. S.T. Alisjahbana a avancé le chiffre de 15.000.000 de locuteurs pour toute l'Asie du Sud-Est. (cf. Language planning for modernization. The case of Indonesian and Malaysian, Mouton, La Haye, Paris, 1976, p. 30.)

3. Dans son article "Lexical particles in Betawi", Linguistics 165 (1975), p. 92, K. Ikranagara le définit dans les termes suivants : "Betawi (ancien nom de Jakarta). is the spoken vernacular of the lower classes of Jakartan descent". (C'est moi qui souligne.)